

Littérature étrangère

Numéro 59, mars-avril-mai 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (59), 65-75.

COMME TON PÈRE
Guillaume Le Touze
 De l'Olivier, 1994,
 218 p. ; 29,95 \$

Comme ton père se pose comme une fable de notre temps. Un père réfugié en Afrique du Sud comme en « un sanatorium de la pensée », voit sa retraite bousculée par l'arrivée de son fils, gravement malade de ce qui semble être le sida. L'imminente agonie de ce fils, dont elle est sans nouvelle depuis longtemps, forcera à son tour la mère à entreprendre le pèlerinage africain. D'entrée de jeu, l'on sait que les membres de cette famille sont depuis longtemps coupés les uns des autres. En contrepoint, on lit le journal fragmentaire d'une aïeule, venue avec son mari cent ans plus tôt, semer là une espérance évangélique et, du même coup, pondre une descendance.

Contrairement à ce que pourrait laisser croire le résumé de la trame narrative, le ton de *Comme ton père* est aux antipodes de celui d'un médiocre mélo. L'histoire n'est ni celle d'une agonie, celle d'une réconciliation, ni même celle d'une rédemption. On serait tenté de dire que Guillaume Le Touze a écrit un livre sur l'absence ; absence des personnages les uns aux autres, absence surtout des personnages à eux-mêmes. C'est la force de ce roman que de rendre presque palpable la désespérance discrète de personnages qui se savent condamnés à l'impuissance et qu'aucune vérité n'habite.

Impression renforcée par la façon dont Guillaume Le Touze a structuré son récit. Parce que tour à tour chaque personnage prend la parole, le lecteur découvre les coulisses de ces vies par petites tranches anecdotiques, souvent même dérisoires. Ces récits disloqués, rapportés comme des monologues intérieurs composent un



poignant quatuor sur le thème du jeune homme et la mort.

Ce n'est pas le moindre mérite de ce jeune écrivain de 27 ans que d'éviter les pièges du genre et de traiter avec une étonnante maîtrise le sentiment diffus que la vie est parfois un vêtement trop grand à habiter. Le jury du Renaudot a peut-être couronné, en 1994, un écrivain qui comptera.

Yvon Poulin

DE L'AUTRE CÔTÉ DU PONT
Mavis Gallant
 Trad. de l'anglais
 par Geneviève Doze
 Fayard, 1994, 253 p. ; 41,95 \$

C'est toujours un plaisir de retrouver la prose de la Canadienne Mavis Gallant, un plaisir semblable à celui que procure la lecture de l'Américaine Grace Pealey ou de l'Irlandaise Edna O'Brien. Les nouvelles de Mavis Gallant glissent sur le quotidien de ses personnages en écorchant le réel d'une ironie tranquille.

Son dernier recueil, *De l'autre côté du pont*, rassemble onze nouvelles en traduction française. Mavis Gallant, née à Montréal, vit depuis très long-

temps à Paris. Aucune surprise alors de constater que les quatre premières nouvelles et la dernière se passent au Québec, les autres en France. L'écriture sert ici de pont entre deux continents. Mais où que se trouvent les personnages, tous portent, d'une façon ou d'une autre, les marques de l'absence et de la solitude.

Dans un univers de solitude, les ponts sont indispensables pour atteindre celui ou celle qui comblera le vide ; ainsi Marie « avait appris à marcher parce qu'elle voulait rejoindre Berthe ». Beaucoup de lettres dans les nouvelles : elles servent de ponts évidemment. Lettre porteuse de suppliques, lettre jetée avant même d'être expédiée au destinataire, lettre adressée à un destinataire disparu depuis longtemps. Quelle

infinie tristesse dans la chute de la nouvelle « Mlle Dias de Corta », qui n'est en fait qu'une longue lettre : « Vous n'avez pas besoin d'appeler pour prendre rendez-vous. Je préfère vivre en espérant entendre l'ascenseur s'arrêter à mon étage, puis votre coup de sonnette, et que vous me disiez que vous êtes revenue à la maison. »

La solitude se nourrit d'attente et d'espoir sans nécessairement trouver de réponse. Peu importe le pont jeté entre les gens, entre le passé et le présent, la détresse s'étend dans le mouvement monotone de la vie.

Suzanne Biron

DIXIE CHICKEN
Frank Ronan
 Trad. de l'anglais
 par Anne de Vogüe
 et Christine Lapostolle
 La Découverte, 1994,
 259 p. ; 29,95 \$

Avec ce quatrième roman, Frank Ronan continue d'étonner, de surprendre. Qui a lu ses romans précédents, auxquels *Nuit blanche* a fait écho, retrouvera dans *Dixie Chicken* la manière, le ton irrévérencieux, drôle, et parfois même vitriolique qui caractérisent son écriture. Déplorons toutefois, malgré la qualité de la traduction, que les lecteurs francophones perdent l'aspérité fougueuse d'une langue rebelle ; l'écrivain irlandais imprimant ici avec force sa vision du monde à travers le prisme de la langue anglaise qui s'en trouve par moments joliment secouée.

« Ceci est ma parole, ceci est ma vision, transcrites en ces pages afin qu'ainsi vous sachiez ce qui advient. C'est l'histoire d'un homme capable de tomber amoureux. Ne riez pas. C'est l'histoire de sa mort, l'histoire de ceux qui auraient voulu élucider l'histoire de cette mort, et de ceux qui avaient intérêt à la prolonger. » Ainsi s'amorce l'histoire de Rory Dixen, jeune architecte brillant à qui tout réussit jusqu'au jour où il trouve la mort au volant de son cabriolet ; laissant derrière lui la route, sa femme, ses maîtresses, ses amants, ses amis et ses ennemis, sans oublier Dieu lui- ▶

même qui tient les rênes du récit d'une main experte, il plonge dans le vide surplombant une mer silencieuse au son d'une chanson du groupe Little Feat qui donne d'ailleurs son titre au roman. Meurtre ou suicide ? C'est ce que le lecteur sera amené à élucider tout au long d'une enquête qui lui réservera plus d'une surprise.

La banale exécution des menus gestes des protagonistes nous est ici livrée sous le sceau de l'infailibilité avec, en prime, leurs motivations profondes mises à nu. Le procédé n'est certes pas nouveau, mais la façon Ronan ne ressemble à nulle autre. Le portrait qu'il nous tend n'est pas des plus flatteurs à l'endroit de cette race qui se targue d'être supérieure. Au fond, chacun n'agit qu'en fonction de ses intérêts personnels, semble vouloir nous dire Frank Ronan. Que nous l'admettions ou non, le résultat est le même. « Je ne suis que Dieu, s'excusera presque le narrateur à la fin du roman, ce n'est pas moi qui ai fixé les règles du jeu. » Pas étonnant qu'une bonne dose de cynisme s'avère souvent le seul antidote à la vie prolongée en société.

Jean-Paul Beaumier

LA MORT ME VIENT DE CES YEUX-LÀ
Rexhep Qosja
Gallimard, 1994,
320 p. ; 39,45\$

Le Kosovo, ce territoire de l'ex-Yougoslavie rattaché à la Serbie, c'est un peu nulle part. L'Europe est à mille lieues. On ne voit, à perte de vue, que paysans enguenillés, à moitié *enturquisés*, bons pour la pitié. Encadrés par la Macédoine slave, la Serbie et l'Albanie, ils attendent toujours et encore le soleil au creux de leurs montagnes enneigées. Ils vivent une tragédie dans l'ombre.



Le roman de Rexhep Qosja a été écrit il y a plus de trente ans déjà. Mais rien n'a changé. Le peuple albanais kosovien demeure, selon le mot de l'auteur, un « peuple interdit ». Ce contexte social et politique est celui de *La mort me vient de ces yeux-là* qu'on vient de traduire en français. On ne saurait l'oublier. Plus qu'un roman, l'œuvre de Rexhep Qosja est un réquisitoire ; elle se veut juge de l'histoire. Non parce qu'elle cherche à faire valoir un point de vue, à vendre une idée, à régler des comptes ; mais, tout simplement, parce que telle est bien, au quotidien, la souffrance du peuple du Kosovo. Les mots se transforment en images d'une réalité qui n'est pas construite. Le but n'est pas de convaincre autant que de montrer. Rexhep Qosja nous amène sur une butte en hauteur et, la main ouverte, les yeux baissés sur son pays, nous dit : « Voilà » ; et tout est dit.

On passera sur la courte préface d'Ismaïl Kadaré qui fait l'impasse sur les véritables enjeux culturels et sociaux au Kosovo. Mais on se délectera des pages de Rexhep Qosja. Il y a là plus qu'un écrivain, un peuple à connaître.

Jean-Philippe Warren



UN RÊVE TIBÉTAÏN
Patrick Carré
Albin Michel, 1994,
364 p. ; 29,95 \$

Roman poétique, baroque, pacifiste et même métaphysique que cette histoire rocambolesque d'un lieutenant de l'Armée populaire chinoise qui, ayant franchi les premières montagnes du Kham, décide de tourner le dos à cette guerrière libération du Tibet, d'abandonner sa propre nationalité et sa propre culture pour se fondre dans les ethnies qu'il devait combattre. Il s'en suit une série d'aventures qui culminent dans la défense d'un site de méditation secret, niché au sommet d'une montagne, foyer d'énergie spirituelle qui soutient le courage de tous les résistants.

Le jeune déserteur, qui s'est découvert le don des langues, émerveille ses nouveaux compagnons et crée avec eux des

liens profonds d'amitié. Il rencontre même l'amour, allant jusqu'à expérimenter l'union mystique avec une *yogini*, belle et sage, magicienne qui l'aidera à retrouver un nouveau corps après sa mort.

L'auteur, qui est sinologue et familier du Népal et du Tibet, nous emmène, au cours de ce périple héroïque, à la découverte de peuplades colorées, mais aussi de montagnes, de cours d'eau, d'arbres et de fleurs qui nous sont inconnus. Il évoque par une écriture à la fois savante et passionnée les rudes beautés du pays et la vertigineuse féerie des nuits du « toit du monde ». Il nous initie même de façon un peu cavalière aux techniques sexuelles du tantrisme tibétain et évoque par des effets saisissants la traversée du *Bardo Thödo* après la mort. Tout ce qu'il faut pour rêver, loin du sort terrible qui est le lot de ce peuple abandonné aux griffes du démon chinois.

Jean-Claude Dussault

UN ÉTÉ À LESMONA
Marga Berck
Trad. de l'allemand
par Angélica Edzard-Károlyi
Phébus, 1994,
200 p. ; 37,95 \$

En 1951, l'éditeur hambourgeois Christian Wegner publie un « roman » épistolaire : il s'agit en grande partie de lettres écrites presque jour après jour, entre le 30 juin 1893 et le 15 mars 1896, par Marga Berck (pseudonyme de Magdalene Melchers-Pauli, fille d'un consul, riche bourgeois de Brême) et adressées à son amie d'enfance, Bertha. La correspondance cesse le jour où cette amie meurt.

Une étrange impression de déjà vu se dégage de cette lecture, d'autant plus qu'on nous propose, en annexe, un échange de lettres entre l'auteur et Thomas Mann. Nous retrouvons en effet l'atmosphère des *Buddenbrook* dans le livre de Marga Berck : le même air de décadence et le raffinement de la grande bourgeoisie, l'anglophilie, le ton badin qu'on adopte pour parler des choses matérielles ; voilà la description d'une société

figée dans les règles dictées par la tradition protestante. Marga a tout pour être heureuse : la beauté, la jeunesse, une excellente éducation, elle a voyagé en Suisse, en Italie, en Angleterre, elle vit dans le luxe et s'appuie sur des amitiés solides. Bertha vient de se marier et de s'installer à Hanovre. À la fin du XIX^e siècle, la grande préoccupation des jeunes filles reste la recherche d'un mari et, si possible, de l'amour. Marga est entourée de prétendants, mais elle ne trouve l'amour que le jour où elle rencontre, à Lesmona, dans le nord de l'Allemagne, son cousin Percy, venu de Londres. Son charme, son intelligence, sa beauté, sa jeunesse ont vite fait de séduire Marga qui trouve enfin l'amour rêvé, romanesque. Mais Percy est trop jeune, très pauvre, et il n'espère pas se tailler une place sociale importante avant cinq ans. Alors, Marga opte pour le mariage avec Rudi, un historien d'art distant, incapable de fougue, d'élan amoureux. Les retrouvailles périodiques

de Marga et de Percy plongent notre héroïne en plein drame sentimental ; Bertha est la confidente idéale : raisonnable, elle prend part aux tourments de son amie, la rappelle à l'ordre, lui indique des avenues possibles pour sortir de l'impasse où elle se trouve. Jusqu'à sa mort, elle lui écrira, la conseillant, lui traçant une ligne de conduite.

Ce livre aurait sombré dans l'oubli sans cette fresque bouleversante — le mot n'est pas trop fort — des dernières années de l'empire allemand, bien que cette peinture ne pouvait être le propos principal de l'auteure, préoccupée par la quête du bonheur. La curiosité du lecteur rejoint celle de Thomas Mann : qu'est-il advenu de Marga, de Percy, de Rudi ? Dans une lettre qu'elle lui envoie, Marga révèle que Rudi a perdu son poste de curateur à la Kunsthalle de Munich, l'un des plus prestigieux musées de Bavière, qu'il est mort de chagrin en 1938 ; que deux de ses enfants se sont enlevés la

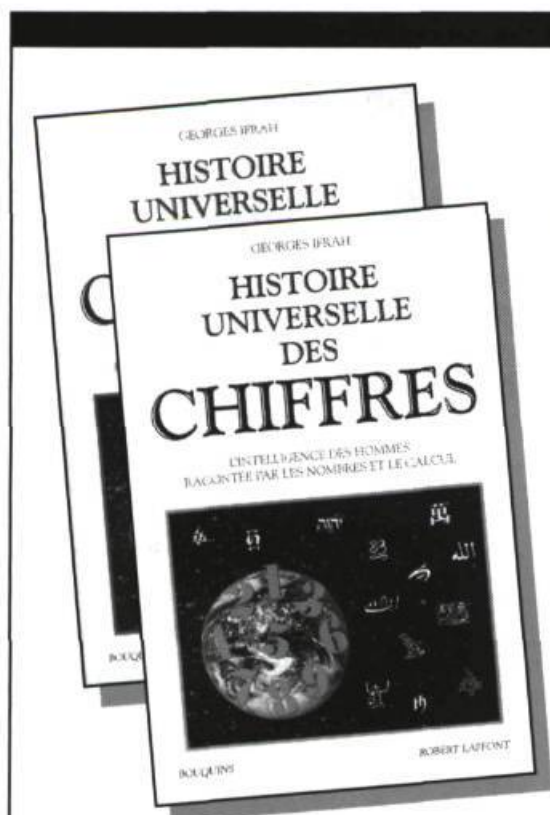
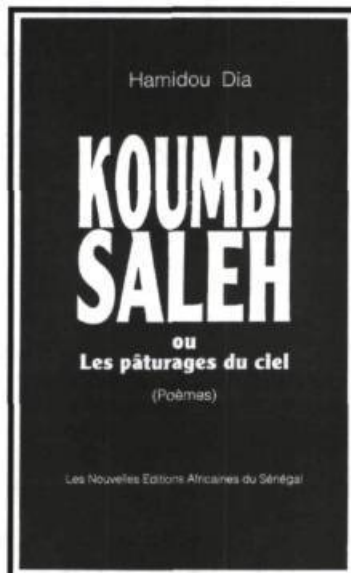
vie ; qu'elle a perdu son dernier fils pendant la guerre, et que Percy s'est suicidé en Californie. Elle-même meurt en 1970 à l'âge de 95 ans. Ce drame d'une époque révolue nous touche profondément par son accent de vérité. Il nous fait aussi prendre conscience du chemin parcouru par la société allemande depuis un siècle.

Hans-Jürgen Greif

**KOUMBI SALEH
OU LES PÂTURAGES DU CIEL**
Hamidou Dia
Nouvelles Éditions Africaines
du Sénégal, 1993, 44 p. ; *

La poésie a visage jeune — et non juvénile — en terre d'Afrique. Sa luxuriance, voire ses excès, témoignent de la proximité du vivant : les mots, pourtant déportés de leur terre natale, cherchent à fonder un lieu habitable, une sorte d'autel où le poète pourra voir défiler l'histoire, les ancêtres, mais aussi les souvenirs du sol africain, la révolte, la libéra-

tion, thèmes communs, on le sait, aux colosses de la négritude — Senghor, Césaire, Diop, U Tam'si : « Ma révolte gronde comme un volcan en furie / Elle sourd du ventre de la terre latéritique, / Du ciel couvert de nuages noirs / de la colère blanche / Je suis rebelle à tous leurs augures d'imposture / Leurs réalismes défunts et macabres ! [...] // Je vous le ▶



Histoire universelle des chiffres

Georges Ifrah

«Monsieur, d'où vient le zéro?»

Pour répondre à son jeune élève, Georges IFRAH parcourt le monde à la recherche de l'origine des chiffres. Vingt ans d'une quête folle de la préhistoire à nos jours.

Coffret
2 volumes
1056 pages
1024 pages
79,95 \$

BOUQUINS



|| Robert Laffont

dis en vérité / l'Afrique sera debout [...] »

Hamidou Dia a parlé en poète.

À chaque page, le souffle même de la jeunesse, de la fraternité, de la poésie en chasse qui vise les signes, sans égards pour le formalisme soporifique de notre poésie, sans ménager non plus l'hyperbole, l'usage exagéré des adjectifs, les formules surannées et autres figures vétustes ou tape-à-l'œil qu'un lyrisme sauvage était pourtant parvenu à transcender, le temps de trois générations : « mon cœur est vieux, très vieux de sa jeunesse infinie ». D'où ce territoire connu, mais pas assez, trop peu exploré pour dire que l'on retrouve des sentiers ou des voix qu'on reconnaît, mais pourtant familier, sur le plan purement formel, ne serait-ce que par la latérite, argile rouge du sol de la Haute-Afrique, qui renvoie surtout au recueil éponyme de Véronique Tadjo. Quelques notes jazz au passage. La langueur. La voyance.

Le poème « Koumbi Saleh », partie centrale du recueil est de loin le plus intéressant. Une tension omniprésente dans l'accumulation des formules et dans leur retenue, mais aussi dans cette manière propre au poète de ficeler l'intrigue poétique — curieuse appellation qui convient toutefois ici, puisque l'invocation et l'apostrophe procèdent par strates déclamatoires, nullement arbitraires et dont le but ultime, s'il y a un but à cette poésie, est le dévoilement des sentiments de rage et de nostalgie.

Poésie pneumatique, celle d'Hamidou Dia, qui a mérité le Grand Prix de poésie du Sénégal 1994, sait raviver les flammes souterraines et l'espace de la parole poétique existant entre lui... et ses prédécesseurs.

Ivan Bielski

*Ne savons pas le prix



LE JARDIN D'AGRÉMENT
Dominique Rolin
Gallimard, 1994,
212 p. ; 27,90 \$

Dominique Rolin semble s'être retirée du monde ! Elle n'écrit que ce que lui dicte la mémoire de sa propre vie, transformant les souvenirs en matière littéraire grâce à une écriture maîtrisée depuis longtemps. Mais aux premières lignes du *Jardin d'agrément*, on se retrouve dans cet autre livre, *Trente ans d'amour fou*, publié en 1988, où la narratrice partage sa vie avec Jim, mort depuis 30 ans, mais présent partout et tout le temps. Elle reprend ici la même vision, elle attend Jim, elle l'accueille, ils mangent ensemble, la musique les rapproche, le silence partagé est leur forme de dialogue. Elle décrira aussi l'atmosphère familiale de son enfance et de son adolescence, parlera de sa mère protectrice, d'un mariage malheureux, des premiers livres publiés, mais Dominique Rolin a déjà parlé ailleurs de tout cela. L'originalité vient de la structure du livre, construit dans l'alternance de chapitres intitulés « Ici » et « Loin » ; écrits au « Je » par l'écrivaine chevronnée ou par la jeune femme qui rêve d'écrire, les deux se fondant finalement en une seule femme. Toutes ces pages ne représentent peut-être



qu'un ultime effort de réconciliation avec elle-même, avec ses parents aussi, alors que Jim, le seul être dont la présence et l'amour l'ont toujours comblée, la soutient encore aujourd'hui, jusque dans le travail d'écriture.

Dominique Rolin a publié plus de trente livres, de qualité variable, c'est presque inévitable. Pour cette femme de plus de 80 ans, qui a depuis longtemps apprivoisé la mort, ce livre est peut-être le dernier. « J'ai rempli mon contrat », écrit-elle ; résumant le métier qu'elle a pratiqué toute sa vie, elle ajoute : « Être un écrivain, c'est apprendre à regarder, regarder avec sauvagerie, devant soi, quoi qu'il advienne ».

Monique Grégoire

NE ME RACONTEZ PAS D'HISTOIRES
Joy Fielding
J.C. Lattès, 1993,
402 p. ; 27,95 \$

Avec Joy Fielding, la peur pénètre en un lieu qui lui est normalement interdit : dans le cœur même de l'avocate chargée de poursuivre et de faire condamner. Le récit, sinieux, goguenard par endroits, mêle inextricablement la psychologie des rapports hommes-femmes, celle des relations de travail, celle des amours mal terminées par une rupture... La pression, elle, s'exerce constamment, cruellement ; elle empêche de laisser tomber le livre avant la dernière page.

Laurent Laplante

MARY, MARY
Ed McBain
J.C. Lattès, 1994,
359 p. ; 27,95 \$

L'intrigue que déploie Ed McBain est plus classique, depuis le côté irréfutable des témoignages accusateurs jusqu'au portrait angélique de la présumée meurtrière. Ne reste qu'à concilier deux vérités aussi crédibles et logiques l'une que l'autre : on l'a vue tuer puis enterrer trois fillettes ; on la sait incapable d'une telle méchanceté. Toutes les hypothèses se valent, jusqu'à ce que l'enquête ressuscite un passé qui, peut-être, jettera un pont entre la meurtrière présumée et la vertueuse vieille dame. Peut-être. Le récit est plutôt mince, mais Ed McBain sait raconter.

Laurent Laplante

LA BALADE ENTRE LES TOMBES
Lawrence Block
Seuil, 1994, 365 p. ; 29,95 \$

Lawrence Block propose, quant à lui, un superbe *déragepage contrôlé*. La frontière entre le monde interlope qui obéit à sa logique et l'univers trouble et imprévisible du crime pathologique devient, par ses soins, plus imprécise et poreuse que jamais. Pauvres petits trafiquants qui ne peuvent évidemment pas faire appel à la police, même quand ils doivent affronter seuls des criminels aux motifs impénétrables ! On n'en goûte que davantage une enquête qui, du néant intégral, fait peu à peu surgir une piste.

Laurent Laplante

LA VILLA DES OMBRES
David Laing Dawson
Trad. de l'anglais
par Jean Esch
Seuil, 1994, 293 p. ; 27,95 \$

Avec *La villa des ombres* on aborde un sujet qui convient admirablement à notre époque de rapide et déroutant vieillissement de la population. Doit-on croire ce vieux patient de 76 ans quand il sent autour de son lit d'hôpital de sombres tractations ? Dérage-t-il ? Peut-il s'en remettre avec confiance aux autorités de l'établissement ou doit-il, au contraire, puisque c'est à elles qu'il impute les machinations, tenter

de les contourner ? Faut-il ou pas absorber la médication qui apaise, certes, mais qui, du même coup, désarme la vigilance ? Le patient ne le sait plus et le lecteur encore moins. Le roman a atteint son but.

Laurent Laplante

HORS DE L'ABRI

David Lodge

Trad. de l'anglais
par Maurice et Yvonne
Couturier
Rivages, 1994,
323 p. ; 34,95\$

Au lendemain de la deuxième guerre, Timothy, jeune Londonien timide et sérieux, est invité à Heidelberg par sa sœur aînée qui travaille pour l'armée américaine. Commence pour l'adolescent une sorte de voyage initiatique.

Alors que tout est encore rationné à Londres, les Américains qui occupent l'Allemagne, forts de leurs dollars, dépensent sans compter et sans vergogne dans un pays qui tente de cicatriser ses blessures. Pendant trois semaines, Timothy va partager la vie de ces jeunes adultes qui ne songent qu'à s'amuser, qu'à profiter du moment présent, mesurant, non sans gêne, le contraste avec la vie des Allemands, ces ennemis d'hier. Le sujet prête à de nombreuses anecdotes où le héros découvre les plaisirs reliés aux nourritures fines et abondantes, à l'alcool, aux soirées dansantes et aux excursions en voiture. Le tableau ne serait pas complet si le jeune héros ne profitait pas de ces vacances pour s'initier à la sexualité, expérience qui confirme le rôle de rite de passage de ces vacances exceptionnelles.

On aura constaté que le propos n'a rien d'original ; c'est par sa mise en forme que *Hors de l'abri* est le plus intéressant. Le narrateur adopte scrupuleusement le point de vue de son héros, que l'on voit rapidement grandir dans la première partie du roman ; le vocabulaire utilisé et le rythme imprimé au récit se modifient en conséquence, ce qui rappelle la technique d'un Henry James. La description de la guerre passe donc par le regard d'un enfant, ce qui ne va pas sans risques ; la sobriété du ton



dans ce passage délicat, qui n'exclut pas un brin d'humour, a cependant permis d'éviter la plupart des clichés.

L'auteur, apprécié pour *Changement de décors* et *Un tout petit monde*, signe ici son texte le plus autobiographique. La traduction est récente, mais le récit date de 1970 ; il a donc été écrit avant la populaire satire des milieux littéraires universitaires. La touche ironique qui a fait la fortune de cette dernière manque encore de sûreté dans *Hors de l'abri*, et la fin traîne un peu en longueur. Les inconditionnels de David Lodge apprécieront néanmoins.

Hélène Gaudreau

LES TROIS MINUTES DU DIABLE

Danièle Sallenave
Gallimard, 1994,
404 p. ; 34,95 \$

Le dicton veut que chaque jour, pendant trois minutes, le cours du monde soit suspendu. Pour l'écrivain, voilà une brèche ouverte à l'intervention créatrice.

Il n'en faut pas plus à Danièle Sallenave pour récupérer la nuit du 18 au 19 août 1991, cette nuit où Moscou bascule du communisme vers on ne saura plus trop quoi. Que s'est-il passé pendant cette nuit, à Moscou ou ailleurs ? Partant de cette interrogation, l'auteure imagine une intrigue sur fond de renversement politique, de croisade religieuse et de bilan individuel d'existence. Elle relate des événements qui se produisent simultanément à Moscou, puis dans une petite ville de France, et enfin à Turin.

À Turin, un évêque rêve qu'on a volé le saint suaire. C'est sur cet épisode un peu saugrenu que commence le roman. Pendant ce temps, en France, un enfant mort réapparaît à sa mère ; une vieille femme fait le bilan de sa vie. Au même moment, à Moscou, trois clochards sont réveillés sur la Place Rouge ; une colonne de chars envahit la Place.

L'intrigue, multiple par ses déplacements de lieu, les événements historiques mis en scène et ses personnages disparates, s'installe surtout autour du portrait de l'existence de trois femmes qui « renouent le fil de leurs vies séparées ». Anna d'abord, qui fait le bilan de sa vie et de son œuvre de peintre ; Zoria (et non Zorca comme il est inscrit sur la quatrième de couverture), la communiste déçue qui voit basculer son pays dans l'anarchie, ce qui alimente son inquiétude du retour en force de la religion orthodoxe ; Isabelle enfin, fille d'émigrants polonais, qui vit de la présence d'un enfant mort devenu transparent, poursuivant son existence ordinaire de femme hors de l'Histoire.

La déroute des vieilles certitudes sert de trame au roman. Une guerre larvée s'installe, qui mènera à la victoire des intérêts marchands sur les résistances idéologiques, le retour des vieux démons occidentaux, catholiques et orthodoxes reprenant du service.

À la fois bilan politique, démarche de réflexion philosophique sans dogmatisme et d'analyse idéologique sans partisanerie, *Les trois minutes du diable* est construit en tableaux qui semblent n'avoir aucun lien apparent ; le roman de Danièle Sallenave demeure donc exigeant à la lecture. Il n'en est pas moins riche d'invention. L'auteure a déjà fait ses preuves ; c'est en contrepoint qu'elle établit sa démarche de lecture des faits et des idées à travers des personnages soumis aux conditionnements culturels et socio-politiques d'une fin de Guerre froide. Son cheminement structurel d'écriture devient lieu et enjeu de sa réflexion sur la « communauté humaine » dans sa dimension ontologique

et historique. Le contrepoint favorise le passage du lieu commun facile à cerner, de notations visuelles ou sensorielles qui sont autant de points de réalité à relier, à la référence abstraite, dans des descriptions à contenu méditatif, qui oscillent de façon quasi incantatoire entre la narration et le dialogue intérieur.

La première publication de Danièle Sallenave remonte à 1975 avec *Paysage de ruine avec personnages*. Depuis, l'auteure, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, a publié romans, essais, traductions (dont celle de *Si par une nuit d'hiver un voyageur* d'Italo Calvino). Dans *Pas-sages de l'Est* (1990-1991), Danièle Sallenave avait livré la triste réalité de l'après-communisme dans les pays de l'Est dans des carnets de voyages d'une bouleversante lucidité, remarqués par la critique. Elle imprègne les personnages et les lieux de son dernier roman des constats douloureux qu'elle avait alors consignés dans ses carnets.

Reine Bélanger

LES FILS DES TÉNÉBRES

Dan Simmons

Trad. de l'anglais
par Monique Lebailly
Albin Michel, 1994, 459 p. ;
29,95 \$

Les histoires de vampires sont devenues un véritable sous-genre du fantastique anglo-saxon puisqu'il se publie une bonne dizaine de romans par mois sur le sujet, aux États-Unis et en Angleterre. Il devient donc de plus en plus difficile de donner un peu de mordant à un thème largement surexploité ! C'est pourtant ce que tente de faire Dan Simmons dans *Les fils des ténèbres*, version nouvelle — encore une ! — après celles de Bram Stoker, de Kim Newman, de Fred Saberhagen et d'autres, de la légende de Vlad Tepes, alias Dracula. Le résultat est mitigé et cela pour plusieurs raisons...

Disons d'emblée que, dans ce curieux roman, Émile Zola fait concurrence à Dean Koontz, et inversement... L'intrigue s'articule autour du personnage de Kate Neumann, ►

hématologue américaine qui a adopté un enfant roumain atteint du sida, Joshua. Ce dernier guérit inexplicablement, comme si son organisme détenait le moyen de lutter contre toutes les déficiences immunitaires. Il devient donc un atout inestimable dans la lutte contre la terrible maladie. Mais Joshua est aussi l'héritier d'une famille mystérieuse dont l'histoire est écrite en lettres de sang. Et ces « fils des ténèbres » feront tout pour enlever l'enfant qui doit succéder à Vlad l'Empaleur, un vampire vieillissant et las de son immortalité.

Selon son habitude, Dan Simmons bouscule les catégories et les genres. Son récit hésite entre le fantastique, la science-fiction, le suspense, la politique-fiction et l'horreur. Ses vampires, inspirés des *strigoï* du folklore roumain, motif central du fantastique traditionnel, sont en fait une race de mutants (nous voici dans la science-fiction) dont Dracula est le chef absolu. Ce qui nous vaut un certain nombre de pages assez indigestes, remplies de considérations scientifiques (ou pseudo-scientifiques) assez touffues où Dan Simmons (mode oblige) récupère l'actualité de la recherche scientifique sur le sida et le cancer.

Les plus belles pages résident dans la description naturaliste (mon allusion à Zola) de la Roumanie quelques mois après la mort de Ceausescu : un pays ruiné, qui s'en va littéralement chez le diable, un enfer glacé où règnent l'anarchie et une corruption absolue. Un véritable cauchemar, décrit de façon magistrale ! Par ailleurs, les rêveries de Dracula, dans lesquelles il évoque certains épisodes historiquement exacts de son règne, sont d'une rare intensité dans leur horreur glacée.

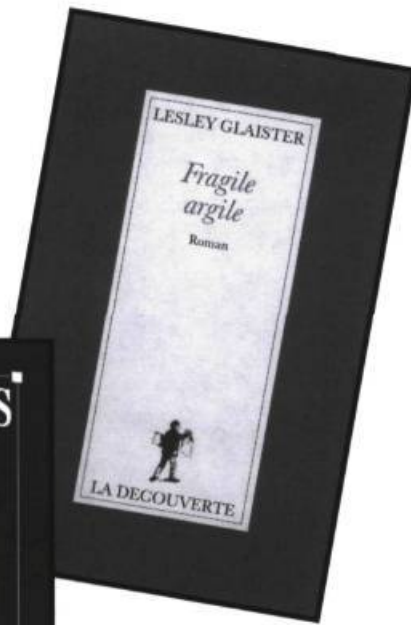


Malheureusement, l'intrigue devient rocambolesque dès la seconde moitié du livre et la finale, digne d'un film d'aventures de Spielberg ou d'un *best-seller* minute de Dean Koontz (dont le thème de prédilection est celui de la mère et de l'enfant en péril...) est tellement grosse et invraisemblable que ça en devient insultant pour le lecteur un tant soit peu intelligent ! Simmons serait-il en train de sacrifier son talent sur l'autel du dieu dollar ? Il ne serait ni le premier ni le dernier à être atteint du *syndrome* de Stephen King. À suivre...

Norbert Spehner

FRAGILE ARGILE
Lesley Glaister
Trad. de l'anglais
par Michelle Herpe-Voslinsky
La Découverte, 1994,
241 p. ; 39,95 \$

Littéralement envoûté par le roman précédent de cette jeune écrivaine britannique, *C'est la curiosité qui tue les chats*, il me tardait de plonger dans ce nouveau roman. Si le titre m'accrochait moins, m'agaçant même pour dire vrai, je ne voulais pas me laisser rebuter



pour si peu, d'autant que le titre français incombe davantage au traducteur qu'à l'auteur. J'ai néanmoins dû me rendre à l'évidence rapidement : le miracle ne se répétait pas, la magie avait disparu, ne restait qu'un livre bien écrit. Certains allégueront que ce n'est pas rien et je leur donne entièrement raison, mais qui aime démesurément voit ses attentes suivre la même courbe.

À quoi tient donc mon désenchantement ? À la trame romanesque elle-même. Une banale histoire de couple, et je le souligne d'autant plus aisément que j'aime bien, habituellement, pareilles histoires. Nadia, jeune potière qui s'adonne à la pratique du yoga par souci d'hygiène physique et mentale, désespère d'avoir un enfant. Le drame qui couve au sein du couple qu'elle forme avec Simon, passionné de spéléologie, éclate lorsque Nadia apprend de la bouche même de l'ancienne maîtresse de Simon qu'il a accepté de lui faire un enfant pour suppléer aux problèmes de fécondité de son nouvel amant. L'in vraisemblance qui m'avait tant plu dans le roman précédent non seulement n'opérait pas ici, mais finissait par m'agacer. Comble de malchance, je devinais tous les rebondissements. Je dois quand même être honnête, certains passages sont superbement écrits et m'ont permis de ne pas complètement bouder mon plaisir.

Jean-Paul Beaumier

VEILLE DE L'AMIRAL
Augusto Roa Bastos
Trad. de l'espagnol
par François Maspero
Seuil, 301 p. ; 44,95 \$

Qu'est-ce qu'un explorateur ou qu'est-ce qu'un explorateur comme Christophe Colomb ? Que cherche-t-il ? Mieux : où cherche-t-il ce qu'il sait n'exister qu'en lui ? Et qui est ce fils de tisserand génois s'embarquant pour la première fois vers 14 ans et qui, pour *deviser avec le monde*, découvrir ses merveilles, connaître ses secrets, apprend très jeune le métier de cartographe ? Ces questions, qui sont celles d'historiens soucieux de vérité, ne sont pas celles de Roa Bastos. Ou plutôt, elles traversent *Veille de l'Amiral* et montrent que leur pertinence ne se révèle que si elles sont épinglées non pas au problème de la découverte, mais au mystère de l'invention, lequel est bien sûr celui du voyage.

Colomb, certes génial, est en quelque sorte mû par le même désir qu'un astrophysicien ou qu'un généticien. Si ses rêves et ses actes sont motivés par la volonté de trouver coûte que coûte la route de la Chine et des Indes, ils sont légitimés, plutôt que par l'inconnu, par l'inconnaissable même. La question de l'Amiral devient alors plus simple et plus radicale : quelles sont les limites de notre connaissance ? Autrement dit — c'est l'une des réponses —, l'homme fait le monde tel qu'il le veut et le sent.

L'importance du magnifique et difficile roman de Roa Bastos est au moins double. Elle est d'abord de montrer que Colomb (qui construit, comme d'autres, des globes terrestres) navigue non seulement sur les eaux, mais aussi, et surtout, sur et entre des textes. L'aventure du marin est une aventure de lecteur, et donc d'écrivain, d'où le fait que l'histoire, l'alchimie, le mythe et la fiction se rencontrent dans l'impureté des nombreux textes qui jalonnent et croisent les routes de l'explorateur. Chez nos deux inventeurs (le romancier et le navigateur), les oiseaux volent à reculons et permettent donc de prédire l'avenir. Mais Roa Bastos *invente* en outre (sur la foi des

historiens, il va de soi), le pré-découvreur, celui qui garde l'impossible secret de la découverte de l'Amérique et de Colomb lui-même. Il s'agit du *Pilote*, Alonso Sánchez, de Huelva, un homme mystérieux qui a donné à Colomb la clé des Indes et qui préfigure, dans son agonie, ce que le romancier appelle la « Recouverte ».

Michel Peterson

ABSINTHE

Christophe Bataille

Arléa, 1994, 123 p. ; 24,95 \$

Quand Jean Mardet rentre chez lui après la guerre de 1870, c'est la crise. Les hommes du village n'ont plus de travail, le phylloxéra ayant dévasté toutes les vignes. Ils décident de quitter femmes et enfants pour l'Argentine, espérant y trouver de quoi faire vivre leurs familles. Seul parmi eux Jean Mardet fera fortune mais il ne reverra pas sa famille. Il a édifié sa réussite sur le com-

merce de l'absinthe « qui distill[e] la joie », mais Jean Mardet n'est pas heureux. Il retransverse l'Atlantique et se cache au sommet d'une colline de la campagne provençale pour exercer son art : fabriquer des liqueurs d'absinthe. Il se fait dorénavant appeler José. Pendant la guerre 1914-1918, une loi interdisant la fabrication de l'absinthe, les distillateurs sont arrêtés, sauf José qui a disparu, encore une fois : « Par une étrange ironie, José resta quelque temps le dernier distillateur de Provence ».

Ce roman est la reconstitution des souvenirs d'un garçon de 9 ans fasciné par ce personnage de son enfance. Son esprit imaginatif l'a conduit à retracer une partie de la vie du sorcier, du géant, du magicien des garrigues : à la fois Jean Mardet, ancien combattant, et José de la colline, fada de l'absinthe.

Christophe Bataille nous offre un roman passionnant, riche de nombreuses asso-

nances qui en rendent la lecture fort intéressante. Le vocabulaire est simple et efficace. Mais, si le sujet dont il traite est intéressant et original, la structure et l'ordre chronologique utilisés sont déroutants et risquent certainement de perdre un lecteur non avisé : on ne fréquente pas impunément un mythe.

Manon Turcotte

PARLANT SEUL

Christian Hubin

José Corti, 1993,

185 p. ; 37,95 \$

FRAGMENTS VERTICAUX

Roberto Juarroz

Trad. de l'espagnol

par Silvia Baron Supervielle

José Corti/Noroît, 1994,

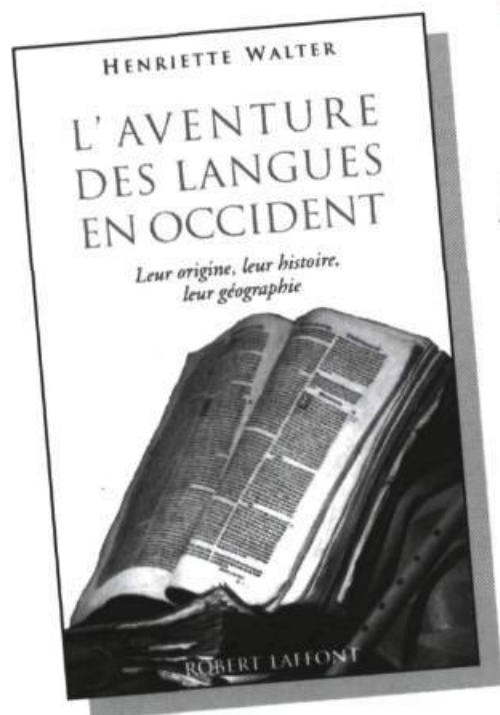
173 p. ; 20 \$

La poésie est au cœur du livre de Christian Hubin. « Parlant seul », il nous rejoint tous, lui qui construit ses promenades à partir de fragments de textes, de réflexions et d'intuitions

dans lesquelles on retrouve un sentiment du poétique qui est tout à fait contemporain. Inscrivant des dérives et des doutes en de larges paragraphes suivis de petits blocs plus elliptiques où se bousculent pêle-mêle les époques et les auteurs qui nourrissent le cheminement du poète, cet essai libre est l'expression personnelle de ce qui pourrait être une manière de vivre la poésie au quotidien.

Christian Hubin note au passage ses émotions et ses lectures. Il fait pour lui un travail qu'il nous invite à partager : « Celui qui va parler n'est pas tout à fait né : les affleurements qu'il sent en lui, il les craint et les hèle, il n'en sait plus les noms. Celui qui écrit mime d'abord. Il est le lapsus muet. Il est l'orphelin de la langue. »

Dans son voyage à travers les jours et la poésie, Christian Hubin parle de plusieurs auteurs dont Rousseau, Wittgenstein, Éluard, Michaux, Hermann Hesse, James Sacré et ▶



L'aventure des langues en Occident

Henriette Walter

Les langues,
cœur battant de notre civilisation,
objet de débat et d'interrogations,
racontées

avec éclat et bonne humeur

par l'auteur de

«Le français dans

tous les sens».

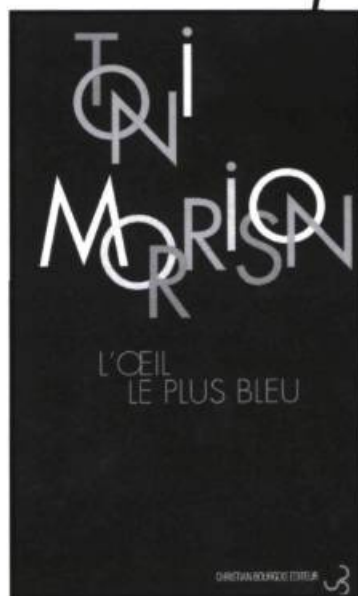
Robert Laffont

dans ce kaléidoscope on retrouve Miron et Jacques Brault. *Parlant seul* est un essai brillant suivant ses propres lois, il se situe aux confins de la fiction et de la réflexion ; là tout est possible et l'écriture peut dévoiler quelques secrets.

L'œuvre poétique de l'Argentin Roberto Juarroz est exigeante et son économie va du côté de l'essentiel. Dans *Fragments verticaux*, le poète poursuit sa quête faite d'intériorité et de pensée métaphysique. Dans l'univers de Roberto Juarroz, les mots ne sont pas jubilation ou débordement mais bien plutôt le lieu d'une descente en soi-même. Le poète tente avec toute la rigueur d'un ascète de découvrir à travers les formules qui empruntent systématiquement à une logique interne, le sens de sa poésie : « Presque tout arrive. Il est chaque fois plus difficile de distinguer ce qui n'arrive pas. Et presque tout s'en va. Il est chaque fois plus difficile de distinguer ce qui demeure. »

Tissée de fragments serrés, de phrases qui se regardent dans le miroir de leur élaboration, la démarche de Roberto Juarroz est d'une grande cohérence stylistique. Elle résume un « Équilibre doué de mains, ou mains en équilibre : va-et-vient de rien à rien ». Le projet austère de l'auteur semble de décrire la quintessence du mot « vertical ». L'ensemble de ses travaux de poésie ne porte-t-il pas justement le titre de *Poésie verticale*. Depuis 1962, treize de ces recueils sont disponibles en français. *Fragments verticaux* peut être lu comme une sorte de petit traité sur la poésie et éclairer une approche des autres ouvrages du même auteur.

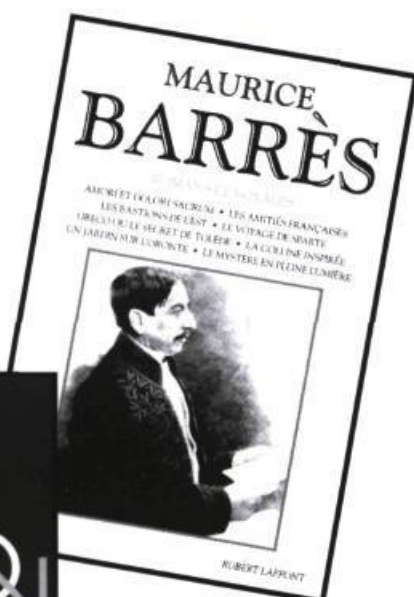
Claude Beausoleil



L'ŒIL LE PLUS BLEU
Toni Morrison
Trad. de l'anglais
par Jean Guilloineau
Christian Bourgois, 1994,
217 p. ; 41,95 \$

Le récit de Toni Morrison décrit l'univers d'une enfant noire, dans une petite ville américaine, en 1941. La petite Pecola est en quête d'amour ; elle croit que la beauté, symbolisée par les yeux bleus, lui assurera la tendresse des autres tout en éliminant la méchanceté. Toni Morrison, Prix Nobel de littérature 1993, a signé ce premier roman en 1970 ; il nous parvient aujourd'hui dans une nouvelle traduction française.

Construit sur quatre saisons, le roman est précédé de deux courts prologues distincts ; l'un lui donne son souffle, l'autre sa dramatisation. Le premier ressemble à une leçon apprise à la petite école, phrases courtes, syntaxe d'une extrême simplicité : la maison familiale, le papa, la maman, Dick et Jane, le chat, la souris, le chien. Il se transforme en une sorte de ronde enfantine sans la ponctuation dont le mouvement s'accélère. Puis le texte



ROMANS ET VOYAGES

Maurice Barrès
« Bouquins », Robert Laffont,
1994, 1507 p. et 1160 p. ;
49,95 \$ et 36,95 \$

Excellente idée de réunir en deux volumes l'œuvre de Maurice Barrès, qui a tenu le devant de la scène littéraire entre 1890 et 1920, maître à penser de Malraux, Aragon, Montherlant et bien d'autres. François Broche avait publié une excellente biographie il y a quelques années ; manquaient la plupart des textes, maintenant soigneusement édités par Vital Rambaud, à qui l'on doit l'introduction et les annotations de chaque titre.

Le parcours de Maurice Barrès a pu paraître contradictoire ; certainement complexe, il est en tout cas d'une parfaite cohérence : de l'égoïsme exacerbé du *Culte de moi* au nationalisme étroit du *Roman de l'énergie nationale*, c'est toujours la même quête purement affective et mystique, celle d'un inquiet, d'un insatisfait dont le désir d'unité du moi est à vif. Maurice Barrès a une trentaine d'années lorsqu'il publie ses premiers textes. *Sous l'œil des Barbares* et *Un homme libre* sont probablement la meilleure expression du style (relativement hermétique) et de la sensibilité d'une époque marquée par des valeurs esthétiques décadentes : l'exacerbation du moi, un certain masochisme des sentiments crépusculaires, l'ambiguïté des sexes. Ces romans restent donc une pièce de référence de première valeur.

Dès cette époque, l'écrivain fait son entrée en politique, auprès des boulangistes, et surtout contre les autres, les barbares, ces Allemands qui ont pris l'Alsace-Lorraine (sa région natale) à la France lors de la défaite de 1870. Emporté, il fera montre d'un nationalisme qui orientera le contenu idéologique des romans qu'il publie depuis le tournant du siècle jusqu'à la guerre ; il y a des hauts et des bas dans cet épisode de sa vie consacré à l'œuvre romanesque. Le lecteur y trouvera sans doute de l'intérêt dans la mesure où il voudra découvrir une époque à travers un tempérament — encore que dans un roman

devient tourbillon éperdu, sans respiration, à la limite de la lisibilité alors que les lettres collées les unes aux autres dissipent le sens. Un extrait de cette dernière version ouvre chaque chapitre.

Il y a une musique Toni Morrison (on pense bien sûr au dernier roman de l'auteure, *Jazz*, une musique qui s'accompagne de couleurs, d'odeurs. « La détresse, colorée par les verts et les bleus de la voix de ma mère, ôtait toute la souffrance aux mots et me laissait avec la conviction que la douleur n'était pas seulement supportable, mais douce aussi », constate la jeune narratrice, amie de Pecola. Une douceur des mots et des gestes qui devient parfois troublante de cruauté. Tous les personnages en périphérie de la jeune Pecola font entendre leur chant de haine et de tendresse. Mais pour celle-ci, la douceur de la douleur chavire en horreur prenant le visage de son père. Celle pour qui les yeux bleus signifiaient le bonheur, l'unique moyen de la rendre belle pour qu'enfin les gens la regardent avec amour, dans les yeux de qui « [...] il y avait la fin et le commencement du monde, et l'étendue désertique qui les séparait », sera violée par son père et rejetée définitivement par la communauté. Elle se réfugiera dans la folie, dialoguant à l'infini avec la seule personne qui peut voir ses yeux bleus, les plus bleus du monde, son double.

Suzanne Biron

comme *Colette Baudoche* la toile historique soit mince et que l'intrigue romanesque, si peu nuancée entre le méchant Allemand et le bon peuple lorrain, soit à peu près illisible.

Mais allez à l'œuvre, ne serait-ce que pour la découverte. On n'est jamais assez curieux ! Et arrêtez-vous à l'excellente préface d'Éric Roussel qui nous livre une vue générale du parcours de l'écrivain.

François Ouellet

LES TROIS DERNIERS JOURS DE FERNANDO PESSOA — UN DÉLIRE

Antonio Tabucchi

Seuil, 1994, 88 p. ; 19,95 \$

Il est toujours émouvant de voir l'élève devant le maître, surtout lorsque les chemins de l'un et de l'autre ne se sont jamais croisés. Antonio Tabucchi, né en 1943, huit ans après la mort de Fernando Pessoa, n'aura jamais eu le bonheur de connaître le grand poète portugais. Je ne sais si Antonio Tabucchi le regrette, mais pour ses lecteurs comme pour ceux de Fernando Pessoa, je serais tenté de dire que c'est là une non-rencontre fort salutaire. À défaut d'avoir connu son maître, Antonio Tabucchi a en effet dû se l'inventer avant de tenter d'en percer le mystère, processus toujours des plus stimulants pour l'imagination, surtout quand on s'appelle Antonio Tabucchi (*Nocturne indien*, *Femme de Porto Pim et autres histoires*, *Petits malentendus sans importance*, *Requiem*, *Piazza d'Italia*, etc.). Processus indispensable de surcroît, à l'heure de traduire le poète — et Antonio Tabucchi a traduit toute l'œuvre de Fernando Pessoa en italien —, ou de le décrire, comme dans ce dernier roman plus ou moins biographique où Antonio Tabucchi nous présente Fernando Pessoa sur son lit de mort, recevant l'un après l'autre les hétéronymes de lui-même qu'il a créés au fil de sa vie de bohème sédentaire à Lisbonne.

Ces « trois derniers jours de Fernando Pessoa » se passent en novembre 1935, alors que le poète est en train de mourir d'une cirrhose du foie. Les personnages qui lui rendent

visite ont toujours la vie autonome que Fernando Pessoa accordait bel et bien à ces autres lui-même qui parlaient en lui et l'accompagnaient partout. Le poète leur parle sur le ton de la confiance et de l'amitié et leur dicte ses dernières volontés.

Voir Fernando Pessoa s'adresser aux fantômes qu'il a créés mais qui ont fini par le dépasser (ce que seul un grand écrivain peut réussir), l'entendre leur dire qu'« il est temps de quitter ce théâtre d'images que nous appelons notre vie », ne peut que nous émouvoir ; or ce sentiment provoqué par l'évocation du poète l'est aussi par la tendresse et la passion avec lesquelles Antonio Tabucchi, tout derrière, observe son maître et, bien sûr, l'invente un peu.

Louis Jolicœur

LES GRENIERS DE BRUMAL

Cristina Fernández Cubas

Trad. de l'espagnol

par Serge Mestre

Seuil, 1994, 178 p. ; 29,95 \$

Ne cherchons pas ici des histoires de vampires, de fantômes et de revenants. La trame de ce recueil de huit nouvelles fantastiques repose davantage sur le lent déploiement d'atmosphères troubles qui altèrent notre perception de la réalité que sur des artifices littéraires auxquels aurait recours Cristina Fernández Cubas. Dans chacune de ses nouvelles, l'auteure instille l'incertitude et le doute à travers ses narrateurs — un *je* auquel le lecteur s'identifie le plus souvent à son insu —, et celui-ci, par un effet pourrions-nous dire de contagion, se retrouve piégé à son tour. Si Cristina Fernández Cubas, considérée comme l'une des grandes nouvelles espagnoles, ne renouvelle pas le genre, elle en maîtrise les principes narratifs et ici chacune des nouvelles pourrait figurer dans une anthologie du fantastique contemporain. Le thème de l'enfance traverse le recueil. Nous en donne un très bel exemple « Ma sœur Elba » qui met en scène de jeunes conventines découvrant d'étranges passages où elles se trouvent à l'abri de tout regard : « [...] Elba circulait dans ces

mondes sans limites avec une aisance bien plus grande que celle de Fatima. Souvent, alors que mon amie et moi feuilletions les gros volumes de la bibliothèque, [...] Elba, que nous venions juste d'apercevoir en train de jouer dans le jardin, surgissait soudain devant nous avec le petit air innocent de qui vient de commettre un péché. » L'innocence des enfants les rend davantage perméables aux manifestations de mondes parallèles. Plus, ils y participent, allant de l'un à l'autre avec une aisance telle que ce sont les adultes qui finissent par paraître coincés. La peur est ici le lot de qui regarde sans oser s'aventurer au-delà des repères habituels.

Jean-Paul Beaumier

CHIENS DE DIEU

Pinckney Benedict

Actes Sud, 1994,

479 p. ; 38,50 \$

Domini canes, les chiens de dieu, ce sont les pères Dominicains. C'est également le nom que porte, dans ce roman, un robuste avion destiné au trafic des armes et de la drogue. On se retrouve dans le Sud profond des États-Unis. Un magnat de la drogue y fait pousser du cannabis, sous la bienveillante protection du shérif local. Cet homme, Tannhauser, attend un lourd chargement d'armes pour assurer la protection de son *el dorado* alors qu'un agent de la police fédérale affecté au secteur le survole en hélicoptère. Tout est en place donc pour un affrontement classique entre les bons et les méchants, dans la plus pure tradition du western. Et pourtant...

En parallèle Goody, un ex-champion de boxe amateur, loue une maison abandonnée pour y vivre. Il continue de s'entraîner, par habitude, mais en théorie, il a accroché ses gants. Vieillissant. Sa seule raison d'être et son seul gagne pain, la boxe, lui semble être un choix de vie de moins en moins raisonnable. Et pourtant, la boxe le mettra sur le chemin de Tannhauser...

Ce qui se présente de prime abord comme un énième roman policier à propos d'une sordide histoire de drogue est

en fait beaucoup plus et beaucoup mieux. De l'action il y en a, mais le rythme est constamment brisé par des descriptions détaillées et poétiques d'un champ de blé d'Inde, d'une route poussiéreuse, voire d'une grotte souterraine. Et dans les grottes, on circule passablement dans ce roman. Le récit et l'action semblent toujours en léger décalage. Le lecteur est toujours un peu en porte-à-faux.

La petite histoire veut que l'éditeur, Hubert Nyssen, ait demandé à Paul Auster et à Toni Morrison de lui suggérer pour Actes Sud des auteurs américains peu connus en France. Les deux lui auraient proposé de publier Pinckney Benedict. *Chiens de Dieu* fait une brique de près de cinq cents pages dont on peut ressortir ébranlé mais qui n'ennuie jamais.

Robert Beauregard

DERNIERES NOUVELLES DU CRIME

Patricia Highsmith

« Bouquins », Robert Laffont,

1994, 1123 p. ; 36,95 \$

Quatre-vingt-dix textes de la célèbre auteure réunis en un seul volume (en fait, il s'agit de la réédition de huit livres, publiés pour la plupart chez Calmann-Lévy), sans qu'il soit fait appel à sa non moins célèbre création, Monsieur Ripley. Le titre du recueil, accrocheur pour l'occasion, ne rend pas entièrement justice au contenu des nouvelles : bon nombre d'entre elles n'ont pas comme fond le crime, mais plutôt le côté *noir* de l'homme, d'un animal ou d'un objet. Mais elles se lisent invariablement comme des analyses de relations, de situations : anodines au départ, elles se détériorent à la suite d'un événement imprévu — la *recette* classique de la nouvelle anglo-saxonne, terriblement efficace. Par une phrasetorpille, le lecteur est jeté sans ménagement en pleine action : « Ce fut de la manière la plus brusque et la plus inattendue que la famille Webster [...] fit l'acquisition d'une maison de campagne, d'un chien et de hamsters. Pourtant, tout cela était parfaitement cohérent. » (« Les hamsters contre les ►

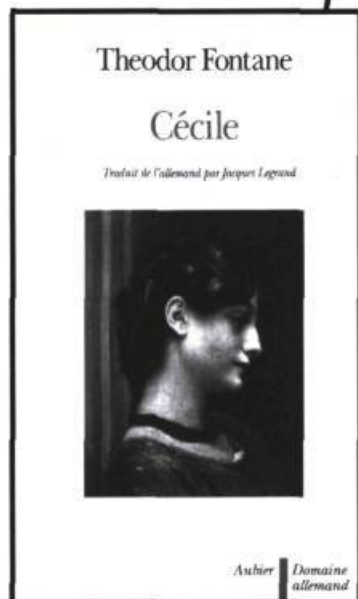
Webster ».) Le lecteur s'en doute : l'élément qui amène l'incohérence dans la vie de la famille Webster, c'est justement l'acquisition de deux hamsters, irrésistibles. Mais ils se multiplient à un rythme effarant, et toute tentative d'endiguer cette fertilité se solde par des échecs. Dans un *finale* digne de tout auteur de théâtre absurde, les hamsters triomphent de l'homme.

Dans ce recueil de nouvelles, chacun trouve des sujets à son goût, de l'amateur d'animaux au passionné d'histoires qui provoquent de délicieux frissons. Tous les textes suivent une logique propre au sujet, finement ciselés, sans s'embarrasser trop de vraisemblance. Toutes les histoires pourraient en effet se dérouler selon la logique, folle ou raisonnable, qui a pour seul objectif de provoquer l'incertitude, la crainte face au monde environnant, ou de sonder courageusement l'abîme dans lequel nous pouvons sombrer si nous faisons un pas de plus. Dans cet univers d'animaux qui couvent leur rancune, d'enfants qui attendent patiemment leur jour de vengeance, de ratés qui veulent prouver aux autres qu'ils sont bien capables d'actes audacieux, le *crime* n'a que peu d'importance. Il est rarement puni, et les détectives sont absents.

Un livre pour les vacances, alors ? Il est bien plus : les histoires de Patricia Highsmith, on peut les lire n'importe quand, n'importe où, à la plage comme au lit (si on est peu enclin aux cauchemars), en petites doses, de préférence. Car elles sont comme autant de bonbons délicieux, à savourer lentement, et avec discernement.

Un dernier mot en ce qui concerne les traductions : elles sont excellentes, pour la plupart. La bibliographie cite Annie Saumont, Jacqueline Robert, Emmanuelle de Lesseps, Alain Delahaye ou Georges Pradier — autant de garanties qui assurent une lecture dont le plaisir reste intact, du début à la fin.

Hans-Jürgen Greif



CÉCILE

Theodor Fontane
Aubier, 1994, 212 p. ; 44,50 \$

Descendant, comme son nom l'indique, d'une famille de huguenots chassés de France par la Révocation de l'Édit de Nantes en 1685, Theodor Fontane n'est certes pas un des écrivains allemands les plus connus hors des cercles germanophones, même s'il a joué en son temps (deuxième moitié du XIX^e siècle) d'une assez grande notoriété, ce que cette œuvre pâlichonne ne justifie pas.

Cécile est une belle jeune femme, presque inculte insiste le texte, ce qui ne l'empêche pas, insiste encore le texte, d'être intelligente. Car tout tient ici au crédit qu'on accorde au narrateur. N'eût été de son insistance, par exemple, à nous dire qu'il s'agit d'amour, fort peu de choses dans le comportement des personnages nous aurait permis d'arriver à cette conclusion.

La première moitié du roman raconte un séjour touristique dans les montagnes du Harz : on marche, on se repose, on papote, on s'extasie et, apparemment, on tombe amoureux. C'est du moins le



cas d'un ingénieur d'origine écossaise (considérations sur la race écossaise) qui s'éprend de la jeune femme d'un officier prussien, la belle insignifiante Cécile, qu'il tentera de revoir à Berlin. La révélation du mystère de Cécile, sans doute terrible pour le XIX^e siècle bourgeois, plutôt anodin pour nous, va conduire à un dénouement tragique dans lequel les lettrés sauront lire *Tristan et Yseut* à la mode compassée.

La seule chose, au fond, qui sépare ce type de roman d'un Harlequin quelconque, ce sont les redoutables considérations, ici particulièrement oiseuses, dont le XIX^e siècle aimait parsemer ses romans et l'on se prend à penser que la prose de Theodor Fontane, dont on vante généralement l'ironie légère, doit être particulièrement riche, en allemand, pour qu'une relative survie s'attache encore à son nom. Lecteurs de Thomas Mann et de Robert Musil, s'abstenir.

Jean-Pierre Vidal

RIEN NE VA PLUS
Margarita Karapanou
Gallimard, 1994,
184 p. ; 39,95 \$

Margarita Karapanou est née grecque. Sa littérature, pour une part, ressemble à ce pays cerné d'eau, de montagnes et de lumière. Les phrases bondissent, se couchent et se relèvent. Ce sont clapotis de mots, remous d'odeurs et d'émotions, frisson sur la page que le vent de la mémoire attise.

Car cette histoire où il est question d'homosexualité pleine de sang, de déchirures et de violence n'est que rire, folle envie d'écrire. Les personnages, Alcibiade et Lyne, n'existent pas vraiment dans ce roman, ils ne sont que l'occasion d'un livre. L'occasion pour l'écrivaine de jeter à l'improviste une phrase ou deux, de tourner une phrase comme un potier son vase. De faire de la vie une chose à dire. Les chapitres, courts et secs, auxquels il faut réfléchir et méditer ; des pensées.

Malheureusement, en voulant offrir deux versions de la même histoire, en voulant recoudre la trame d'une histoire qui n'en est pas une, l'auteure a perdu le fil de sa prose et s'essouffle. Des deux intrigues, si la première vaut la lecture, pour la seconde on repassera. Ce qui n'enlève rien au prix du livre : il est, dans sa première moitié, plein de ce charme et de cette douceur qui nous vient, souvent, de la simple perfection d'un détail.

Jean-Philippe Warren

BONS BAISERS DE LA TERRE
Scott Bradfield
Trad. de l'anglais
par Christiane Besse
Seuil, 1994, 262 p. ; 37,95 \$

Quelque quarante ans après la parution de *Cauchemar climatisé*, dans lequel Henry Miller brossait un tableau pour le moins sombre et désillusionné de l'Amérique, *Bons baisers de la terre*, un recueil de douze nouvelles de Scott Bradfield, nous en livre une vision purement apocalyptique. Là où Henry Miller pestait et tonitruait contre un matérialisme à outrance, Scott Bradfield fait aujourd'hui le constat d'un échec non plus de société, mais bel et bien de civilisation. Ses personnages ne sont plus aux prises avec ce que l'on pourrait qualifier de crise d'identité ou de valeurs, ils ont corps et âme versé dans l'illusoire, dans ces images factices que la publicité américaine multiplie et exporte sur les écrans de télévision, dans les pages des magazines, ou affiche sur les gigantesques panneaux qui surgissent partout le long des autoroutes. Les personnages de Scott Bradfield

s'alimentent uniquement de *fast food* et de *fast thinking*, illustrant, à merveille cette autre maxime populaire : *you are what you eat !*

On l'aura compris, l'univers de Scott Bradfield est des plus noirs, voire sinistre. Par touches tantôt réalistes tantôt surréalistes, Scott Bradfield pourfend ce qu'il reste du rêve américain. La traduction ne nous offre toutefois qu'une version édulcorée de la vision sulfureuse de Scott Bradfield. Dans certaines nouvelles la charge perd de son mordant, et c'est dommage.

Jean-Paul Beaumier

DOUBLE VISION

Jonathan Kellerman

Trad. de l'américain

par Thierry Arson

Plon, 1994, 451 p. ; 34,95 \$

Jonathan Kellerman est un psychologue pour enfants doublé d'un auteur de polars. Il a créé le personnage d'Alex Delaware, *psy* comme son créateur, qui mène des enquêtes criminelles passionnantes pour près de quinze millions de lecteurs anglo-saxons. Avec la parution de *Double vision*, le public francophone peut enfin découvrir une œuvre de cet auteur à succès.

Alex Delaware est un homme séduisant dans la trentaine. Une certaine sécurité financière lui permet de sélectionner les cas qui l'intéressent et ainsi de mener à bien ses enquêtes. Deux personnages l'accompagnent dans ses pérégrinations : son amie de cœur, Robin Castagna, qui fait de la lutherie, et avec laquelle il a des relations plutôt agitées, et Milos Sturgis, détective appartenant à la Police de Los Angeles dont la vie sentimentale — il est homosexuel — et professionnelle prend parfois des allures de roman dans le roman.

Double vision n'est malheureusement pas le meilleur livre de la série et il faut une bonne dose de patience ou un intérêt particulier pour les arcanes de la psychologie pour en digérer le contenu. Les prémisses de l'histoire sont assez simples : au cours d'une soirée chez un *psy* à la mode, Alex rencontre un fantôme de son passé, Sharon Ransom, une de ses

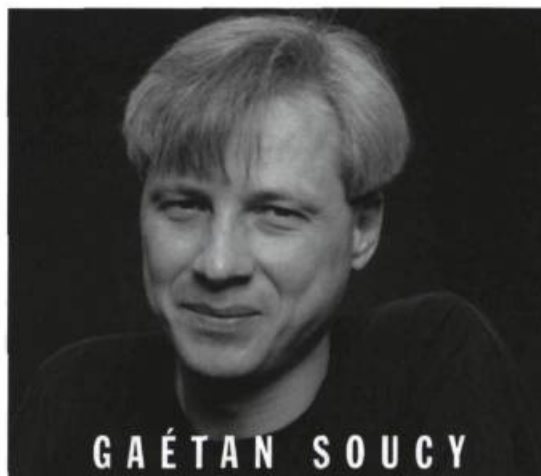
étudiantes avec qui il avait eu une affaire passionnelle et qui l'a quitté sans la moindre explication six ans plus tôt. Ce soir-là, elle lui laisse entendre qu'elle aurait besoin d'aide ; le lendemain les journaux annoncent son suicide. Bouleversé, Alex Delaware se plonge dans une enquête sur la vie de cette femme qu'il a autrefois aimée. Qui était vraiment Sharon Ransom ? Mais d'autres morts violentes et inexplicables viendront compliquer une affaire déjà passablement nébuleuse, et je dois avouer que « l'univers de terreur et de folie qui fut celui de Sharon » ne m'a pas emballé outre mesure. Cette enquête aux allures de labyrinthe (avec beaucoup de digressions inutiles permettant à Jonathan Kellerman d'étaler sa science de *psy*) amène notre détective (très *chandlerien* dans son côté redresseur de torts pur et dur) à exhumer de terribles secrets de famille et à semer l'inquiétude chez certaines grosses fortunes de Californie.

Double vision (dont le titre original est *Silent Partner*, 1989) est le cinquième roman policier de Jonathan Kellerman et le quatrième dans la série des Alex Delaware commencée en 1985, avec *When the Bough Breaks*. L'écrivain avait momentanément interrompu la série avec une extraordinaire histoire de tueur en série se passant à Jérusalem (sur toile de fond politico-sociale explosive...), *The Butcher's Theater* (1988), un chef-d'œuvre. Il ajoutait par la suite trois titres à la série, dont celui qui vient d'être traduit. Ce n'est pas la première fois que les mystères de l'édition nous obligent à commencer une série par le milieu (ou presque...), mais cette fois cela pourrait avoir des conséquences malheureuses. Tout écrivain a des moments de faiblesse et la critique anglo-saxonne est quasi unanime : *Silent Partner* est le maillon le plus faible des Alex Delaware. Il serait donc injuste et prématuré de juger du talent de Jonathan Kellerman par la seule lecture de ce roman. Vivement que l'on traduise les autres, mais de préférence avec une certaine logique dans la chronologie !

Norbert Spohner

L'immaculée Conception

roman



GAÉTAN SOUCY

Ce roman est à même de prouver qu'il est encore possible pour un auteur d'étonner et même de dérouter, à même de démontrer qu'il reste, dans l'écrit, de nouveaux territoires à découvrir ou, en tout cas, des territoires inconnus chez nous.

Rémy Charest, *Le Devoir*

Plongez dans cette lecture, vous ne le regretterez pas.

Raymond Bertin, *Le Guide Mont-Royal*

C'est donc un roman dur. Mais on restera frappé... par sa beauté. Le style, entre autres.

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

Les dialogues sont élaborés avec génie, les développements surprennent, les êtres sont vastes.

Sylvain Trudel, *Voir*

Un événement de première grandeur.

Réginald Martel, *La Presse*

Le texte grouille, foisonne, fourmille... Rien n'a été laissé au hasard.

Denise Brassard, *Lectures*

Un récit mené tambour battant, riche en personnages hauts en couleur... Captivant d'un bout à l'autre.

Claude Dessureault, *Voir*

Gaétan Soucy, désormais, ne saurait plus être un inconnu.

Pierre Nepveu, *Spirale*

laterna  magica